

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 26

Artikel: Glanures : dans un guide en Suisse
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195020>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

son enfant chéri! Oh! cette pensée l'ex-tasie. « Comme il doit être changé! Il était déjà grand aux vacances dernières, un peu pâle, avec des yeux profonds, pétillants d'intelligence... Et il parlait si bien! c'était merveille de l'entendre. Depuis, il a fait de nouveaux progrès, ses maîtres l'appellent « notre brillant élève! » Gustave lui semble un héros, un dieu, il a des lauriers à la main, au front une auréole.

— Nous y voilà! s'écrie Norbert en s'épongeant le visage. Gertrude tressaille, lève les yeux, s'arrachant à la magie de son rêve. On est devant la porte du collège, sévère comme celle d'une prison.

On sonne, la porte s'ouvre, le concierge paraît. Norbert rougit, intimidé par cet homme aux allures correctes et mesurées. Amant du plein air, de la liberté, il se trouble de la solennité claustrale de cette vieille abbaye transformée en collège, et s'attriste à la seule pensée d'y vivre dans une sorte de réclusion. Mais Gertrude est remplie d'assurance :

— Mon bonhomme, dit-elle, en frappant sur l'épaule du concierge, nous venons pour Gustave Boulon, c'est mon fils ..

Le concierge, un peu ahuri de cette familiarité insolite, traite les visiteurs avec quelque sans-gêne, et Gertrude s'étonne que l'on ne s'empresse pas davantage auprès de la mère d'un si brillant élève! « La consigne, sans doute, la consigne, » pense-t-elle philosophiquement. De nouveau, elle interroge : « Gustave est-il là?... Comment va-t-il?... » Oui, il est là, et sa santé est excellente. A cause de la chaleur extrême, les élèves prennent leurs récréations dans les avenues ombrées du parc. Mais la cloche sonne, ils vont rentrer pour l'étude.

Les élèves rentrent, en effet, en bon ordre, deux à deux, dans un rigoureux silence. Déjà les premiers passent devant Norbert et Gertrude, qui se tiennent sur le petit escalier du parloir, dans une attitude empruntée et gauche. Raillieurs, quelques-uns dévisagent le couple, le trouvent drôle, se poussent malicieusement, rient sous cape, échangeant des réflexions moqueuses.

Gustave entend les quolibets, baisse les yeux et feint de ne pas voir sa mère. Mais Gertrude a aperçu son fils. Insoucieuse de la règle, inconsciente de son ridicule, elle s'avance, fait des signes, appelle Gustave tout haut, agitant son cabas avec un geste de triomphe.

Cette scène provoque une hilarité générale qui cingle douloureusement le cœur de Gustave et le frappe en plein orgueil. Un moment il hésite, puis s'approche des siens, tout le sang au visage, dissimulant à peine sa honte, son dépit. Mais Gertrude ne soupçonne rien. Transportée, elle presse son enfant dans ses bras et pleure doucement, d'émotion intime et de tendresse infinie.

Maintenant les élèves sont rentrés dans la salle d'étude et la grande cour reste vide. Gustave éprouve un soulagement. Vite, il entraîne sa mère vers le parloir. Croyant qu'il va lui faire une confidence, l'excellente femme prie Norbert de les laisser seuls un instant. Alors, très pâle, fiévreux, sa vanité blessée perdant toute retenue, Gustave adresse des reproches à sa mère! « Fallait-il se montrer ainsi devant le Collège?... Fallait-il l'humilier, en faisant rire à ses dépens? »

D'abord, Gertrude ne comprend pas ces paroles amères. L'enfant précise, brutalement presque, et enfin la pauvre mère devine : « Il rougit d'elle, donc il ne l'aime plus! » Un nuage noir passe devant ses yeux, et dans son cœur quelque chose se brise. Mais, toujours bonne, toujours faible, elle essaie de sourire en balbutiant des excuses : « Pardonne-moi. Je ne savais pas... C'était pour te voir plus tôt!... Une autre fois, je me cacherais! .. »

Elle ne peut en dire davantage. Un sanglot étouffe sa voix, une main de fer semble lui étreindre la gorge, et de grosses larmes roulent sur ses joues subitement pâlies!

Pauvre mère! Essuyant ses yeux de sa main calleuse, elle laisse choir le cabas d'où s'échappent les petits cadeaux achetés pour Gustave avec l'argent de ses bijoux vendus... Ah! le voilà donc, le beau jour rêvé, attendu si impatiemment, comme une fête mémorable!

La porte s'ouvre. Norbert paraît et s'arrête sur le seuil, ses traits virils contractés par la surprise, l'inquiétude.

— Qu'avez-vous, mère? demande-t-il, anxieux.

— Rien, mon enfant, répond-elle, en regardant avec crainte ce gars solide qui, d'un coup, écraserait le chétif écolier.

— Vous pleurez?

— C'est de joie... Je suis si heureuse!

La déception cruelle rendait ces mots poignants et sublimes. Gustave voyait trouble, il avait peur.

Le retour fut triste et morne. Il faisait nuit quand on reprit le chemin de la ferme, le matin si joyeusement suivi. L'âme endolorie, Gertrude marchait péniblement, en silence, appuyée au bras de Norbert, qui la consolait, s'imaginant qu'elle s'affligeait d'avoir quitté Gustave!...

Tout à coup, la mère s'arrêta, pensive :

— Tu m'aimeras toujours, toi, n'est-ce pas? demanda-t-elle craintivement.

— Tu le sais bien... répondit-il, pressant son bras avec une tendresse passionnée.

Dans le ciel serein, la lune répandait sa lumière de cristal. A cette clarté pure, Gertrude vit une larme briller dans les yeux de son fils.

JOSÉ DE COPPIN.

Glanures

dans un guide en Suisse.

En bouquinant sur la Riponne, nous y avons trouvé un petit livre intitulé : *En Suisse*, par Louis Navez, édité à Bruxelles et non daté. Nous y glanons ces quelques appréciations plus ou moins fantaisistes sur notre pays.

« ... Ce ne sont ni les prérogatives de Berne, ni sa cathédrale, ni son hôtel de ville, ni sa tour de l'horloge, ni ses rues à arcades, ni ses hospices, ni le Schanzli qui ont fait connaître son nom dans le monde entier et l'ont rendu populaire. Berne doit sa notoriété uniquement à la fosse aux ours qui est un peu au-delà du pont de la Nydeck.

» Les ours peuplant cette fosse sont les armoiries vivantes de la ville. Quand je les vis, ces armoiries semblaient avoir

la gale, elles se frottaient avec fureur contre les murs, se grattaient avec frénésie et se roulaient rageusement sur le dos, à la grande joie de nombreux badauds qui les regardaient d'un œil sympathique et attendri. Ce sont de tout petits animaux — pas les badauds, les ours; — ils ont à peine la taille d'un grand chien; ils paraissent pleins de grâce et de gentillesse; ils sont très bien élevés; ils font le beau pour obtenir un morceau de pain ou une pomme. Le reproche qu'on leur adresse d'avoir mangé un colonel anglais qui s'était laissé choir dans leur loge est une pure calomnie

» Berne fait mieux que d'exhiber des ours: elle en produit, s'il faut s'en rapporter à cette inscription qui s'étale sur un pavillon au coin du pont de la Nydeck: *Fabrique d'ours. Gros et détail. — Exportation.*

» Les Genevois sont quelque peu endormis; pendant le dîner, les convives furent obligés de faire une émeute pour secouer l'apathie des garçons et se faire servir. La salle où nous mangions avait chacune de ses parois percée de trois ou quatre portes absolument semblables, de sorte que les personnes ignorant les êtres, au lieu d'ouvrir, quand elles voulaient s'en aller, la porte de sortie, en ouvraient une autre et entraient dans l'armoire à vaisselle, de là dans l'armoire aux verres, puis dans un réduit noir, et tout le monde de rire, excepté les garçons qui ne savaient que bâiller.

» La ville de Genève est en pleine période électorale. Les murs sont couverts d'affiches faisant appel aux électeurs de toutes opinions: libéraux, démocrates catholiques... Ces derniers élisent aussi leurs curés, ce qui occasionne encore un fort déploiement de placards. Mais le plus grand nombre de ceux-ci annoncent une poule au tonneau. Le premier prix consiste en un porc estimé 125 fr. par un charcutier impartial, dit l'annonce.

» Un journal rapporte que sur la route de Versoix, mais assez loin vers Nyon, se trouve un banc portant cette inscription: *Banc pour s'asseoir.*

» ... Beaucoup de personnes viennent à Montreux, en septembre, faire une cure de raisins. L'on ne rencontre alors que des gens ayant à la main ou portant dans de petits paniers, des grappes qu'ils grignotent, tout en se promenant. Il n'est pas rare de voir des malades, — généralement imaginaires, il faut le dire, — faire une consommation de six ou sept livres de raisins par jour; mais généralement on ne dépasse pas trois ou quatre livres. Le meilleur raisin vient de Sion, dans la vallée du Rhône, où le sol

est plus pierreux que dans les environs mêmes de Montreux.

» M. Dubochet a construit, entre la route et le lac, des villas qui lui ont coûté deux millions et demi et qui sont destinées à être louées. Ces élégantes maisons ont fort grand air et sont disposées dans un petit parc.

» Les villas, les pensions, les hôtels abondent sur cette partie des bords du Léman, entre Vevey et Villeneuve, région qui est vraiment devenue, selon l'expression de M. Reclus, grâce à l'immense population cosmopolite à laquelle elle donne l'hospitalité, la propriété du genre humain.

» Les Vaudois ont la prétention de parler et d'écrire très correctement en français. Ils mettent leur amour-propre à bien savoir la grammaire, à être des rhéteurs excellents, à ne s'exprimer qu'en beau style et à n'employer jamais que des phrases longues d'au moins deux aunes de leur pays, qui sont de grandes aunes. Cependant, des inscriptions bizarres, des enseignes étonnantes, s'étalant en plein soleil, viennent parfois donner des entorses à leur réputation de puristes.

» Sur tous les murs de Montreux se lisent des inscriptions officielles. Ici : Défense de salir, amende 3 fr. Un peu plus loin : Défense de salir, amende 5 fr. Autre part : Défense de salir, amende 2 fr. 50, etc.

» Ce système est excellent. On sait exactement à quoi l'on s'expose et on n'ira pas « salir » où il en peut coûter 5 ou 6 fr., quand, tout à côté, on peut « salir » sans devoir financer — comme l'on dit ici — plus de 1 fr. 50 ou 2 fr. »

Une excellente eau de table.

Sous ce titre, on nous écrit de Lauzanne :

Monsieur le rédacteur,

Puisque dans votre précédent numéro un de vos abonnés de Rolle a cru devoir faire l'éloge du vin et de sa bienfaisante influence sur la santé, lorsqu'on en use modérément, permettez-moi de vous dire quelques mots de l'eau.

Il y a eau et eau, comme il y a fagot et fagot; j'en ai fait l'expérience à mes dépens. Ne buvant que très peu de vin à mes repas, j'avais l'habitude de l'étendre abondamment d'eau de seltz au moyen du syphon, qui figurait toujours sur ma table.

Ce mélange gazeux, piquant et paraissant toujours frais, me faisant grand plaisir, j'en ai abusé au point d'avoir l'estomac complètement délabré, et ne digérant plus qu'à grand-peine.

Mon médecin, renseigné à ce sujet, ne tarda pas à me défendre rigoureusement l'eau de seltz : « En général, me dit-il, il ne faut point user trop fréquemment des eaux gazeuses, mais si vous tenez absolument à ce qu'elles ont de flatter pour le palais, buvez plutôt

l'eau de Romanel, *Source Providence*, minérale, alcaline et légèrement saturée d'acide carbonique. Cette eau, excessivement pure, agréable au goût, et dont on peut faire usage sans inconvénient, est aujourd'hui très appréciée comme eau de table, chez nombre de particuliers ainsi que dans la plupart de nos hôtels et pensions.

Ayant toujours quelques bouteilles d'eau de Providence à la maison et m'en trouvant fort bien, je crois devoir la recommander, cela sans réclame pour personne, ne connaissant pas même les exploiters de la source.

Si d'ailleurs ces lignes ne vous conviennent pas, veuillez, monsieur le rédacteur, les jeter sans scrupule dans votre gros panier.

A. B.

La fin d'août.

Onna né dè stu àoton passà, que n'ia-vai pas on niolan, on s'amusavè du der-rà tsi no à vouàiti cein qu'on l'ao dit « les étoiles filantes, » que y'avai on grabudzo d'ao diablio per lé d'amont.

Pé momeint lo ciet étai tot bariolâ, kâ le fasont dâi fusaiès qu'on arâi de dâi fû d'artifice.

— Dein lo vilhio teimps, se fe l'assesseu, d'ao teimps iô on crâyâ ai sorciers, à mafi et ai revegeints, on arâi pas manquâ dè preindrè cein po on crouïo présâdzo, et petètrè po lo signo dè la fin d'ao mondo.

— Oh ! cein ne pào pas ètrè la fin d'ao mondo ! fâ lo petit bouébo à Torailon, qu'ètiutavè cein que desâi l'assesseu.

— Et porquòi, me n'ami ?

— Po cein que lo régent no z'a onco bailli dozè mots à recordâ po déman.

Lo soulon et sa carletta.

N'est pas lo tot d'èin preindrè onna bombardâie ! S'agit dè poâi returnâ à l'hotè et dè ne pas fèrè naufradzo ein route. Po cein, n'ia pas ! faut savâi agi po lo mi et sè derè : « Pào-t-on, ào ne pào-t-on pas ! »

On gaillâ qu'èinjavâi onna treimbâlâie soignâ, gavoitavè su lo tsemin et l'arpenlavè atant ein lardzo qu'èin long. On eimbonmâie que fe contrè on mouret, lài fe tsezi sa carletta perque bas. Lo gaillâ s'arrètè, vouàitè sa capa et après avâi ruminâ on bocon, lài fâ :

— Se tè ramasso, mè rebedoulo perque bas ; cein ne manqué pas. Se mè rebedoulo ! vâo-tou mè ramassâ ! Na ! Eh bin adon, tè laisso. A la revoyance !

Et modè pe lien ein deseint : « Faut savâi fèrè dâi concèchons. »

Mes lectures en vers. — Sous ce titre, M^{me} Amélie Ernst vient de publier, chez MM. Attinger frères, à Neuchâtel, un magnifique volume, très soigné au point de vue typographique et très recommandable quant à son contenu. « C'est, dit un de nos confrères auquel nous nous associons avec plaisir, l'un des meilleurs et des plus riches choix de poésies que nous connaissions, l'anthologie la

plus complète que nous ayons, non pas comme trop souvent faite au hasard, par un compilateur quelconque, mais par une personne éminemment qualifiée et guidée par une longue expérience artistique. Nous ne saurions en dire tout le bien que nous en pensons. C'est le livre par excellence pour les jeunes gens et jeunes filles de nos écoles et de nos pensionnats, ainsi que pour les étrangers qui étudient notre belle langue française. »

Et dans un avant-propos, l'auteur passe en revue les principes de l'art de bien dire : la rime, le rythme, la valeur des mots, les liaisons, la ponctuation, les vices de prononciation, etc. En résumé, très intéressante publication qui ne peut manquer d'avoir du succès.

Fortune et bonheur.

— Les *Débats* nous racontent que plusieurs millionnaires américains, interviewés par un reporter de leur pays, ont donné leur opinion sur les avantages de la richesse.

Il faut avouer qu'ils n'ont point exprimé de pensées bien originales, à l'exception de M. Pullmann, le roi des Pullmann-Cars, qui a déclaré qu'à son avis nul ne pouvait être appelé riche, s'il n'avait au moins dix millions de dollars, soit cinquante millions de francs.

M. Mackay, le roi de Bonanza (mine d'or de Californie), est fort surpris que l'on puisse croire un seul instant que le bonheur a quelque chose à voir avec la fortune. Il a été très heureux durant ses années de pauvreté, et il l'est beaucoup moins depuis qu'il est riche.

M. Rockefeller, le roi du pétrole, dit que la richesse ne rend pas heureux, parce qu'on ne se trouve jamais assez riche. M. Rockefeller passe pour posséder environ huit cent millions ..

D'autres « rois » ont émis des sentences analogues, qui se ramènent toutes à peu près au vieux dicton : la richesse ne fait pas le bonheur.

Comme ces messieurs sont incontestablement compétents en la matière, il faut bien admettre que le vieux dicton a raison.

Boutades.

Calino est garçon épicier : son patron cherche partout le poids d'un kilo.

— Qu'en avez-vous fait ? demande-t-il à son auxiliaire.

— Je ne l'ai plus... Tout à l'heure, il est venu un client qui l'a emporté. Il m'a dit, quand j'ai eu pesé ses pruneaux : « Surtout, donnez-moi le poids... » Je le lui ai donné !

Au Tribunal :

— Quel est votre âge, madame ?

— Je m'en remets à cet égard à la sagesse du Tribunal.

L. MONNET.